



Tous les nègres s'enfuirent en hurlant (page 216).

Pour la première fois de sa vie, peut-être, l'Anglais était démonté. Il garda le silence pendant quelques secondes.

Puis il répondit, après avoir fait une légère révérence, et d'un ton railleur :

— Je prie Monsieur le Ministre de bien vouloir avertir Sa Majesté que je désire m'entretenir avec elle à ce sujet.

Ce fut au tour de Taupin d'être perplexe.

Ne sachant s'il devait retourner près du Rossai ou s'il devait continuer sa conversation avec l'Anglais, il finit par dire :

— Monsieur, soyons sérieux.

— Je suis toujours sérieux.

— Et faisons comme nous avons toujours fait jusqu'ici.

— Il en sera fait comme vous le désirez, Monsieur le Mi-

nistre.

— Appelez moi Taupin, je vous prie.

— Monsieur le Ministre Taupin... Et bien, Monsieur le Ministre Taupin, je vous dirai donc que ce m'est un véritable plaisir que le Rossai est promu à la dignité de sultan des Ouyambas. J'habiterai donc enfin un pays où je ferai ce qu'il me plaît de faire, et où l'on me laissera la paix. Je suis donc d'avis de rester très longtemps ici, si bien entendu, le sultan veut bien m'accorder cette faveur. J'espère que Monsieur le Ministre Taupin voudra bien s'entremettre en ma faveur.

Taupin revint auprès du Rossai et s'écria d'un ton joyeux :

— Nous restons ici !

— Comment ? Restons-nous ici ?

Taupin répéta au Rossai les paroles de l'Anglais

— Si le maître le désire, nous resterons donc ici, et je resterai sultan.

Arrivés dans le village, l'on décida d'abandonner une partie du palais à Mister Steadily qui, le jour même, fit déballer quelques caisses et se remit à ses calculs et à ses dessins.

Jeannot fut confié aux soins d'un très vieux nègre qui avait la réputation de connaître beaucoup de plantes dont la vertu magique passait pour pouvoir même ressusciter des morts.

Il promit de guérir le petit au bout de quelques jours.

— Nous voilà de nouveau réunis, dit Taupin, et de quelle étrange façon !

— C'était écrit, dit Tarara, et ce qui est écrit doit arriver

CHAPITRE 18.

Une constitution, un aéroplane et une émeute.

— Monsieur le Ministre Taupin, dit Mister Steadily, voilà dix minutes que je vous attends. Comme il vous est connu, j'inscris

donc une amende de six francs, pour le cas où le ministère tomberait et que vous repreniez votre service. Je vous ai déjà entre-tenu de mes intentions concernant les Ouyambas. J'ai eu le temps, hier, de m'occuper de mes projets. Voici la constitution que vous devez publier, après avoir rassemblé tous les chefs. Puisque nous sommes ici, il faut que nous fassions bénéficier ces pauvres noirs des avantages de la civilisation. Tarara saura bien traduire cette pièce en langue Ouyamba, afin de pouvoir la rendre intelligible aux chefs. Il importe seulement que la constitution existe en anglais. Peu importe que les nègres la comprennent, pourvu qu'ils s'y soumettent.

— Je vais la porter immédiatement auprès du sultan, et nous enverrons immédiatement des délégués pour que les chefs s'assemblent dans la capitale.

A quelques jours de là, tous les chefs étaient réunis sur la grand-place, où le sultan était assis, en grand costume d'apparat, sous le fameux palmier.

A ses côtés se trouvaient Mister Steadily, Jeannot, complètement rétabli, Taupin et Tarara.

— Allez-y gaiement, dit le sultan. Au plus vite au mieux, car j'ai faim, et je suis persuadé que ces moricauds ne demandent pas mieux que de se remplir le ventre.

Tarara prit la parole et dit aux chefs que le sultan avait rédigé une loi, qu'il devait respecter tous, faute de quoi ils recevraient, à la première infraction, cent coups de chicote.

En cas de récidive, ils seraient décapités.

Taupin lut ensuite le document, que Tarara avait traduit d'après le texte Anglais rédigé par Mister Steadily.

Ce document était le suivant :

« Nous, Louis le Rossai, empereur de tous les Ouyambas, à tous les chefs et guerriers de ma tribu, salut !

Sur la proposition de nos ministres, et sous l'inspiration du grand esprit, nous avons arrêté et nous arrêtons :

La loi suivante sera promulguée en nos pays et entrera en vigueur au lever de la lune :

Article premier — L'esclavage est aboli : les esclaves s'appelleront désormais ouvriers.

Article 2. — Sous peine de décapitation, il est défendu à nos sujets de se manger.

Article 3. — Tous les Ouyambas sont égaux devant la loi, d'après le rang qu'ils occupent.

Article 4. — Celui qui enfreindra les ordres du sultan, sera décapité, pour apprendre à vivre et à ne plus en faire à sa tête.

Article 5. — Le prince nomme ses ministres et ses chefs et

les révoque suivant son bon plaisir, attendu que si ces dignitaires étaient élus, les élections entraîneraient des compétitions et des bagarres.

Article 6. — La langue officielle du gouvernement est la langue Ouyamba, mais la seule langue qui sera usitée sera la langue anglaise, ou, à défaut, la langue française.

Article 7. — Un ordre honorifique sera institué, dénommé l'ordre de Louis le Rossai, et sera accordé aux Ouyambas qui se distingueront. Les autres pourraient également l'obtenir.

Article 8. — Tout ce qui n'est pas prévu par les articles qui précèdent, sera tranché par le souverain.

Donné en notre capitale, le 18^e jour de notre règne.

Cette première loi écrite n'eut aucun effet auprès des noirs, pour la bonne raison qu'ils n'y avaient rien compris.

Même dans les pays civilisés, c'est le cas pour beaucoup de lois !

Les musiciens tambourinèrent de leur mieux sur leurs caisses en métal, Mister Steadily cria « Hurrah ! » et Ouyamba était doté d'une constitution.

Les plats chargés de victuailles furent apportés, les chefs mangèrent comme des nègres, et, lorsque Steadily fit distribuer quelques bouteilles de whisky dont chaque chef put prendre une bonne gorgée, l'enthousiasme éclata et les danses furent exécutées.

En ce moment, nul d'entre les nègres qui n'eut donné sa vie pour le sultan.

La fête se prolongea longtemps.

Le sultan s'était déjà retiré, avec ses amis, dans son palais, lorsque le dernier nègre, à bout de forces, s'étendit à terre pour y goûter un sommeil réparateur.

Le lendemain, les choses changèrent de face, lorsque les chefs se réveillèrent, et qu'ils s'aperçurent qu'il ne s'agissait plus de se livrer à des réjouissances.

Ils s'assemblèrent en petits groupes pour discuter ce qui s'était passé la veille.

Nul d'entre eux ne savait donner le moindre renseignement à ses collègues au sujet de la nouvelle loi. Ils décidèrent donc d'envoyer une délégation à Tarara pour obtenir des éclaircissements.

L'interprète leur expliqua ce que c'était qu'une loi, et quelles peines les menaçaient s'ils n'observaient pas la constitution.

Ils n'y comprirent pas encore grand chose mais ils s'aperçurent bientôt qu'il y avait question d'une contrainte, ce qu'ils racontèrent à leur manière aux autres nègres.

Mécontents, sans oser le montrer, ils rentrèrent dans leurs villages respectifs.

Le sultan, sur la demande de Mister Steadily, avait donné ordre à tous les habitants masculins de la capitale de se mettre à l'œuvre afin de construire un bâtiment, clôturé complètement, et qui ne prenait jour que par le toit.

L'on abattit de grands arbres. On les équarrit tant bien que mal, et au bout de peu de jours le hangar, parfaitement fermé à tous regards indiscrets, était prêt.

Les noirs prétendaient que c'était un nouveau palais que le roi faisait bâtir. Mais le sultan continua de résider dans l'ancienne demeure de son prédécesseur, et Mister Steadily seul alla occuper la nouvelle bâtisse sans fenêtres, et qui n'avait qu'une petite porte.

Des nègres armés furent postés en sentinelles alentour de l'enclos et l'on fit savoir à tous les habitants du village qu'ils seraient reçus à coups de fusil s'ils s'aventuraient à moins de vingt mètres de l'atelier de Steadily. Car c'était un atelier.

L'Anglais y avait fait déposer plusieurs ballots et diverses caisses et, aidé de Taupin, de Jeannot et même du roi des Ouyambas, il y travaillait toute la journée durant.

Cela dura ainsi plusieurs semaines, lorsqu'un beau matin, un bruit étrange partit du hangar, frappant les nègres de stupeur et de crainte.

L'on eut dit qu'à l'intérieur une chute d'eau tombait à grand fracas.

Que signifiait cela ?

— Autre sorcellerie ! se disaient les noirs, encore remplis d'admiration pour les blancs qui avaient un soleil dans une caisse qu'ils savaient faire luire quand il leur en prenait envie.

Comme tous les fils d'Adam, les nègres ont ce défaut que l'humanité possède depuis son origine et qui lui a joué tant de mauvais tours, c'est à dire la curiosité.

Plusieurs noirs avaient déjà tâché de s'approcher du hangar, mais les fusils de leur congénères les avaient tenus à distance respectueuse.

L'un d'eux pourtant, qui avait plus de courage ou qui était plus curieux que les autres, résolut de risquer sa peau. Durant la nuit, il s'approcha en rampant du hangar et parvint jusqu'à la porte, sans avoir éveillé l'attention des sentinelles.

Cette porte était fermée au verrou, et il ne fallait songer à la fracturer, car le bruit eut fait accourir les sentinelles, et une halle eut dérangé le curieux moricaud, comme le sultan nommait ses sujets.

Le nègre hésita un instant. Mais la curiosité fut la plus forte.

Le noir voulait à toute force savoir ce qui se passait derrière cette cloison. Il se hissa, sans faire le moindre bruit, et avec une agileté de singe, le long des troncs d'arbres, en s'aidant de leurs

aspérités. Il parvint ainsi sur le toit. Il s'y coucha tout de son long.

Il passa la nuit dans cette position.

A peine le jour venu, Mister Steadily parut avec Taupin.

Ils entrèrent tous deux dans le hangar.

Les ouvertures par où pénétraient l'air et la lumière furent ouvertes et notre nègre put enfin jeter un regard à l'intérieur. Tout d'abord il ne sut se rendre compte de ce qu'il voyait, mais au bout de quelques temps, il distingua une espèce de grand monstre, qui n'avait pas de tête, mais qui semblait posséder une queue longue et large.

Les deux blancs disparurent sous l'animal, formé de toiles soutenues par une charpente métallique. Bientôt notre noir entendit retentir le bruit qui avait frappé ses concitoyens d'une crainte superstitieuse, et il vit l'animal se mouvoir. Il n'en put croire ses yeux, et crut d'abord être jouet d'une illusion d'optique, lorsque tout à coup le monstre éleva distinctement l'une de ses ailes, et répéta sa manège trois, quatre fois.

Le nègre laissa échapper un cri d'effroi.

Il recula et se laissa tomber du toit.

Au moment où il touchait terre un coup de feu retentit.

Rapide comme un tigre, l'Ouyamba se releva et s'enfuit vers les buttes, entre lesquelles il disparut.

On lui envoya une nouvelle balle.

Mais le noir ne fut pas atteint. Il quitta le village et se sauva dans la brousse.

Il finit par arriver dans un village, où régnait un très vieux chef. Il lui raconta ce qu'il avait vu dans le hangar des blancs.

Il le fit évidemment à sa façon, et, pour justifier sa crainte, il inventa de toutes pièces mille détails... L'appareil devint un animal fantastique et horrible.

Le vieux chef, lorsque la sultane avait manifesté l'intention de prendre le Rossai pour époux, s'était, dès le début montré franchement hostile à cette idée.

Il ne voulait pas, avait-il dit, d'un étranger, d'un blanc pour sultan. Mais il avait dû s'incliner devant la majorité, car parmi les nègres comme parmi les blancs, une idée heureuse rallie toujours une minorité.

Lorsque la constitution fut promulguée, le même chef, après avoir entendu les explications de Tarara, avait conjuré ses congénères d'envoyer ad patres le sultan blanc et ses amis, pour placer à nouveau un Ouyamba sur le trône.

Sa proposition ne fut pas adoptée, parce que la plupart des

chefs croyaient pouvoir s'attendre encore à de grandes libéralités du nouveau sultan. D'autres nourrissaient une vive crainte à l'égard du sorcier blanc. Au surplus, l'un des chefs avait dit :

— Il voudrait devenir sultan, lui-même !

Ces mots avaient neutralisé les efforts du vieux chef, car tous les chefs désiraient à part soi occuper le trône et préféraient voir un étranger s'asseoir sous le grand palmier, que de confier cette dignité à un de leurs semblables. Comme vous le voyez, sur ce point là encore, les nègres se rapprochent beaucoup des blancs.

Lorsque le vieux chef eut entendu le récit du fugitif, il comprit immédiatement le parti qu'il pouvait tirer de cette histoire mystérieuse, à l'effet de détrôner le sultan roux, et il envoya immédiatement des émissaires, pour demander aux autres chefs Ouyambas de se réunir dans son village.

Lorsque l'assemblée fut complète, le fugitif fut invité à répéter ce qu'il disait avoir vu dans l'habitation du sorcier blanc.

— Je frémis encore en y songeant, dit le noir, fier d'attirer l'attention de tous les chefs. Je vis un monstre horrible..

Il était plat, et pâle, comme la lune qui nous éclaire la nuit, et la même lueur en sortait... •

Sa gueule était ronde et de très grandes dimensions...

Il n'avait pas d'yeux.

Son corps était long comme d'ici au bout de la place.

Et il indiquait une étendue d'au moins quatre cents mètres.

Toute l'assemblée frémit.

— Sa queue, poursuivit le nègre, est si longue et si large que nous pourrions tous nous y asseoir.

A travers de sa peau, j'ai pu voir ses os, aussi gros que des troncs d'arbre et gris comme le fer.

Dès que les amis blancs du sultan entrèrent, l'animal se mit à respirer, faisant par là un bruit pareil à la chute du grand fleuve, et si fort que tout son corps en était agité.

Tout à coup, il éleva une de ses ailes, si bien que je crus que le toit allait être enlevé.

C'est alors que j'ai pris la fuite.

Un coup d'aile nous tuerait tous, et il a au moins autant d'ailes que j'ai des doigts à la main.

Et le nègre montra sa main, en étendant les doigts.

Les chefs étaient muets de surprise et de crainte.

Chacun s'efforçait de se figurer l'animal décrit par le nègre, et l'on s'imaginait des bêtes fabuleuses, plus terribles les unes que les autres.

Au bout de quelques moments de silence, le vieux chef prit la parole.

— J'ai réfléchi longuement, dit-il, au sujet de ce que Putala m'a raconté... Il vient de vous répéter son récit... Vous savez que mon père est issu de la race des Sampampouros, qui, jadis, en compagnie du Grand Esprit, buvaient le sang dans des crânes humains et l'accompagnaient dans ses chasses.

Eh bien, mon père m'a raconté qu'il y a bien des lunes déjà un sorcier blanc, aux cheveux couleur de feu, est venu dans notre pays, où il a fait naître un monstre, grand comme la place où nous nous trouvons, et dont le corps luisait comme la lune... Il reniflait avec un bruit comparable à celui que ferait toute une troupe d'éléphants... Ses ailes étaient énormes... Sur l'ordre du sorcier blanc, il a détruit tous les villages des Ouyambas, avec sa queue énorme et terrible... Et il a ajouté qu'un jour le sorcier blanc et son monstre reviendraient ici... C'est ainsi que parlait mon père issu des Sampampouros, qui, jadis, en compagnie du Grand Esprit, buvaient le sang dans les crânes de leurs ennemis et le suivaient dans ses chasses...

Nul n'osait bouger.

C'est à peine s'ils osaient souffler... Tous avaient le visage contracté par la peur... les lèvres blêmes.

Le vieux chef reprit la parole et dit, appuyant sur chaque mot : — Ouyambas allons-nous, à nouveau, laisser dévaster le pays par le sorcier blanc ?

— Nous le tuons ! s'écria l'un des noirs.

Tous se levèrent.

— Oui... Oui !

— Allons au grand village !

— Oui, allons, y !

— Je lui enfoncez ma lance dans la poitrine !

— Nous aussi... Nous aussi..

Le vieux chef secoua la tête et dit aux nègres surexcités :

— Non, pas maintenant !

— Et, pourquoi pas ? demande celui qui avait crié le premier qu'il fallait tuer le sultan roux.

— N'oublions pas que c'est un puissant sorcier, et qu'il est entouré de serviteurs armés d'arcs qui soufflent le fer et le feu... et nos lances, nos arcs et nos flèches sont impuissantes contre les visages pâles.

Que chacun retourne dans son village et raconte à ses vaillants guerriers ce qui vient de se dire ici... Et qu'on envoie des émissaires vers les autres villages pour y dire également ce qui menace le beau pays des Ouyambas... Et lorsque tous seront avertis, nous unirons nos efforts pour sauver l'Ouyambie des griffes du sorcier blanc et de son monstre.

L'on décida de suivre les conseils du vieux chef.

Ce que le rusé noir n'avait pu obtenir par des paroles sensées, lorsque la sultane éleva le Rossai au sultanat, il l'avait obtenu aisément, parce qu'il avait parlé d'un monstre, de quelque chose de surnaturel.

Ce moyen est de bonne guerre dans d'autres pays que les pays noirs.

Ses chefs nègres rallièrent leurs villages respectifs.

Revenons sur nos pas, pour savoir ce qui était arrivé à Limiet depuis que Mister Steadily l'avait donné en garde, pour un mois, à un chef de village.

Le chef nègre tint la parole donnée à l'Anglais.

L'on ne fit pas le moindre mal à Limiet, au contraire.

On lui avait cédé la meilleure case du village, il recevait la même nourriture que le chef, pouvait se promener à sa guise, mais sous la surveillance de deux nègres taillés en hercules et armés de l'arc et de flèches.

Mais le mois dura longtemps pour le malchanceux... Ce n'est pas que le séjour au village lui était pénible, mais l'idée, de devoir rester un long mois inactif dans ce village perdu, tandis que l'Anglais continuait ses pérégrinations avec le fils de la comtesse, qui y trouverait peut-être la mort, le torturait...

Et saurait-il jamais retrouver leur piste?

Car Mister Steadily allait se cacher d'avantage encore, pour fuir les atteintes des assassins qu'un certain Lord Astry avait envoyé sur ses traces...

Jamais un homme ne fut maudit comme le fut ce lord!

Pour tuer le temps, et peut être aussi parce que tout espoir n'était pas encore mort en lui, pour retrouver le fils de la comtesse, Limiet se mit à étudier la langue des nègres.

Lorsque le mois se fut écoulé, et que le chef vint dire à Limiet qu'il était libre, ce dernier sut déjà s'entretenir avec son interlocuteur, en s'aidant de gestes et de jeux de physionomie.

— Vous pouvez partir, dit le nègre.

— Il m'a l'air d'un pince sans rire, se dit Limiet... Jamais je n'ai pu lui arracher une parole... C'est à peine si je l'ai vu durant mon mois d'esclavage, et voilà qu'il vient me dire :

Vous pouvez filer ! Il saura que cela ne va comme cela !

Et s'adressant au chef :

— Impossible, mon cher ami. Où voulez-vous que j'aille ?

— Ne le savez-vous pas ?

— Non.

— Soit, restez ici !

« Je n'y songe pas, se dit Limiet. Si ce moricaud s'imagine

qu'il fait si agréable ici, il se trompe... On n'a qu'à jouer nègre, c'est à dire : manger, boire, aller à la chasse et dormir et, comme divertissement, voir flageller de temps en temps un de ces malheureux... Pour vous c'est sans doute l'idéal sur terre... Mais ce n'est pas le cas pour moi... Coûte que coûte, il faut que je sorte d'ici.»

Puis, s'adressant de nouveau au chef :

— Non, je m'en vais... Je vous ferai un beau présent si vous voulez me procurer une couple de guides...

— Je possède déjà tous vos présents...

— L'imbécile a raison, se dit Limiet. Tous mes bagages sont en possession de ce moricaud. Qu'y faire ? S'il a envie de les garder, il n'a qu'à faire un signe, et un de ces mal blanchis m'enfoncera sa lance entre les omoplates, de façon que la pointe en vienne retenir dans ma poitrine... Mais, s'il l'avait voulu, rien ne l'aurait empêché de le faire déjà... Ou bien ne m'a-t-il laissé vivre que pour le cas où l'Anglais serait revenu... Si jamais Steadily revenait ici, au cas où le noir me ferait mettre à mort pour servir de repas à ses concitoyens, il n'aurait qu'à dire qu'il m'a laissé filer, comme convenu, au bout d'un mois...

Mais Limiet avait une cervelle bien agencée, qui fonctionnait à merveille. A bout de quelques moments de réflexion, il reprit :

— Vous avez raison, mais pourtant, j'ai foi en votre honnêteté... Vous aller donc me rendre le tout, car j'attends le maître dans quelques jours et celui-ci le prendra de mauvais part si vous vous étiez approprié indûment la moindre chose...

— Et si je vous faisais tuer ?

— Ah ! se dit Limiet. Je suis perdu si j'hésite un instant :

— Le maître le saurait, dit-il.

— Lui !

— Parfaitement... Il n'a qu'à dévisager quelqu'un pour savoir ce qu'il pense et ce qu'il a fait.

Le noir desserra les lèvres.

« Il fait mine de sourire... C'est comme pour dire qu'il n'avale pas cette couleuvre... Le tout pour le tout ! Quitte ou double... Si je savais ce qui se passe dans cette caboche mal lavée ! »

— Ne le croyez-vous pas ? demanda-t-il.

Le nègre secoua la tête d'un air de doute.

Il semblait réfléchir aux paroles du blanc.

Il finit par dire :

— Nous resterons bons amis... Vous me ferez un beau présent et vous partirez ensuite.

— Voilà qui est bien, se dit Limiet, qui avait sué sang et eau et qui dut se retenir pour ne pas danser de joie.

Mais il ne laissa pas voir les sentiments qui l'agitaient et

demanda d'un ton calme et froid :

- Et mes guides ?
- Les payerez-vous ?
- Assurément, et grassement !
- Vous en trouverez bien... Voulez-vous que j'en indique deux ?
- En ce cas vous aurez un autre présent.

Le roi nègre s'éloigna et, quelques instants après, une quinzaine de nègres s'approchèrent de Limiet, en se chamaillant et en criant :

- Prenez-moi, maître !
- Il ne connaît pas la forêt ! Mais moi je connais la route !
- Tu n'es jamais sorti du village !
- J'ai vu Boma !
- Prenez-moi, maître, je suis le meilleur tireur de la tribu !
- Moi aussi, moi aussi !
- On dirait, se dit Limiet, qu'ils ne demandent pas mieux que

de prendre la poudre d'escampette... Rien d'étrange : les coups de lanière leur sont distribués avec autant de largesse que les éclairs et les coups de tonnerres le furent à Gomorrhe et à Sodome.

Puis, s'adressant au chef :

- Demandez-leur ce qu'ils veulent recevoir par jour !

L'entretien du roi et de ses sujets dura plus d'un quart d'heures, et déclina une tempête de cris, à tel point que quelques coups de chicote durent être distribués pour rétablir un calme relatif.

L'accord sembla enfin être conclu, et le chef fit part à Limiet de la décision des noirs.

— Je les prends tous les quinze, répondit le blanc, s'ils veulent consentir à porter à tour de rôle mes paquets.

- Où allez-vous ?
- Peut-être à Boma.
- Vous y payerez mes hommes ?
- Oui.
- Quand partez-vous ?

— Demain, mais je ne sais pas encore exactement de quel côté... Il faut que j'y réfléchisse... Je vous le dirai tantôt.

Limiet, revenu dans sa case, se frotta les mains.

— Tout est bien qui finit bien, se dit-il.. Quinze hommes, et mes bagages ! Si j'avais mes revolvers, tout serait pour le mieux. Zut ! Un arc et des flèches y suffiront... A Boma?... Pas pour un empire... La piste de Steadily... Où va le fils de la comtesse, il faut que j'aille... Je le retrouverai...

Limiet s'étendit sur sa couche et s'endormit paisiblement.

Le lendemain il quitta le village avec sa troupe et prit la route que Steadily avait suivie.

Et nous revenons au village du sultan des Ouyambas, où nous entrons dans l'enclos où le monstre de l'Anglais continuait d'effrayer les noirs de ses aspirations bruyantes.

Nous y trouvons l'Anglais, Taupin et le Sultan engagés dans une conversation fort animée.

— Demain, nous enlevons le toit du hangar et essayons de voler, dit l'Anglais. Je suis persuadé que la machine se comportera bien et que notre oiseau volera comme un aigle... Encore quelques perfectionnements, et tout sera parfait... Je voudrais que ce soit déjà fait.

Steadily avait perdu tout son élegance.

Il courait à droite et à gauche, donnait mille détails au sujet de son « oiseau », comme il nommait son appareil, essayait un accessoire, dévissait un écrou, faisait ronfler le moteur, parlait enfin avec enthousiasme de son invention qu'il avait réussi à réaliser au cœur du continent noir, à l'abri de toute atteinte, en un mot, Steadily s'était métamorphosé.

Taupin s'en apercevait le mieux, car le maître ne parlait même plus d'amendes, lorsque Taupin n'accourrait pas au premier appel ou à la première sonnerie.

— Je serai le vainqueur ! J'y serai avant Astry...

— Mais, murmurait Jeannot à l'oreille de Taupin, où le maître veut-il donc aller !

— Qu'en sais-je, fut la réponse. Jusqu'ici, j'ai toujours cru, dans une maison de santé !

— Mais une fois que cet oiseau volera !...

— Y crois-tu ?

— Et pourquoi pas ?

— Comment cette masse informe s'élèverait-elle ? Encore, si c'était rempli de gaz, comme un ballon ! Mais maintenant...

Taupin posa l'index de la main droite sur son front.

— Eh bien, quant à moi, dit Jeannot, j'ai confiance dans le maître. Il réussira !

— C'est également mon idée, dit le Rossai.

— Si cet oiseau vole, nous filons d'ici, et le royaume des Ouyambas est perdu pour toi !

— Eh bien, au plus vite au mieux ! s'écria le Sultan... J'en ai assez de mes moricauds..., j'en ai plein le dos !

— Demain, nous volons vers le Cap de la Bonne-Espérance, disait Steadily. Ce sera notre point de départ... Réussir ou périr... Voyez donc...

Il actionna la machine, et les deux ailes se mirent en mouvement, comme si tout l'appareil allait se mettre en marche.

— Il volera !... Je puis développer six fois plus de force, et tirer tant d'électricité de l'atmosphère qu'il en faut ! Demain, nous

nous élevons !

— Le Cap de la Bonne-Espérance ? Quel est cet animal ? demanda le Rossai.

— L'extrême point de l'Afrique, répliqua Jeannot.

— Qu'allons nous faire là ?

— Vous l'avez entendu, dit Taupin. Réussir ou périr !...

— Plaisante perspective... Je préférerais encore rester ici auprès des Ouyambas... Nous ne courons pas cette chance ici...

— Rester ici !... s'écria le Rossai... Rester ici.. Non ! Il vaut encore mieux aller au cap de Bonne Espérance ou à la fin du monde. . Je le répète, j'en ai plein le dos ici !

Le lendemain, Mister Steadily allait donc mettre à l'épreuve cet appareil qui lui avait coûté des années d'un travail assidu.

Lorsque le sultan revint vers son palais, la sultane se trouvait sur le seuil de la porte et, le visage contracté par la terreur, elle lui demanda de lui accorder quelques instants.

— Votre vie est en danger, lui dit-elle.

— Hein ? Quoi ? Comment ?

— Tout l'Ouyambie est en révolution !

— Qui vous a dit cela ?

— Un homme, le confident de mon père, qui m'est attaché, est venu me prévenir. Tous les chefs des villages de votre tribu ont rassemblé leurs guerriers, en armes... Ils ont opéré leur jonction, et cette nuit ou demain ils pénétreront dans la capitale, pour venir vous y tuer, vous et vos amis blancs.

— Ah ! Ah !

— Il paraît qu'ils sont commandés par un blanc.

— Son compte est bon, si nous l'attrapons ! Nous le ferons écarteler.

— Les hommes de la capitale feront cause commune avec les autres car depuis que vous avez fait la paix avec les voisins de l'autre côté de la montagne, ils n'ont plus aucune confiance en vous.

— Voilà qui est grave.

— Si votre vie vous est chère...

— Comment donc !

— Il faut prévenir vos amis et nous devons fuir.

— Vers où ?

— Dans la forêt !

— Et ensuite ?

— Nous y séjournerons !

— Sur un arbre ?

— Sinon vous serez tués.

— Cela ne me va guère... Etre tué ou jouer singe... J'en parlerai à Mister Steadily.

Le Rossai alla immédiatement prévenir le maître des menaces que l'avenir leur préparait.

— Peu importe ! fut la réponse.

— Comment, peu importe ! s'écria le Rossai... Ils veulent nous assassiner !

— Nous ne leur en laisserons pas le temps... C'est une occasion admirable d'éprouver mon vaisseau aérien.

— Et si votre oiseau ne volait pas ?

L'Anglais regarda le sultan d'un air furieux et lui cria :

— Il volera !

— Si vous en êtes si sûr que cela, nous pourrions fuir par là...

— C'est ce que nous ferons... Allons immédiatement enlever le toit de la cage de mon oiseau...

Les quatre blancs, aidés de Tarara, se mirent à l'œuvre, et bientôt le toit fut enlevé.

— Nous serons le mieux à l'abri dans le hangar lui-même, dit Steadily. Passons la nuit ici, et si nos ennemis arrivent, nous pourrions nous défendre quelque temps à l'abri des cloisons, tandis que je fais marcher l'appareil... Ne faut-il pas prévenir la sultane ?

— On ne lui fera aucun mal... Si elle épouse l'un des chefs qui deviendra sultan en ce cas, tout redeviendra calme ici... Cela ne me va guère d'être sultan... Vous pouvez m'en croire, je préfère encore gagner avec mon accordéon dans les rues de Liège que de m'asseoir, ici, sous le palmier, en habits de carnaval...

L'on suivit le conseil de Mister Steadily et les cinq hommes passèrent la nuit dans le hangar, en veillant tour à tour.

Le calme ne fut pas rompu...

Le jour vint, et le magnifique soleil tropical lança ses rayons dans le ciel...

Le sultan allait quitter le hangar quand, tout à coup, plusieurs coups de feu retentirent, tandis que des clameurs furieuses éclataient...

Durant la nuit, les Ouymbas, dans un silence profond, avaient investi le village, où ils pénétraient maintenant de toutes parts.

Les sentinelles tirèrent, mais furent bientôt appréhendées et tuées, tandis que les autres guerriers de la capitale entouraient leurs congénères en gambadant et en poussant des cris de joie.

Les chefs pénétrèrent dans le palais, où ils ne découvrirent que la sultane, ses femmes et quelques serviteurs.

La place était noire de monde, noire, en effet !

Lorsque les chefs sortirent du palais, après leurs recherches infructueuses, ils ordonnèrent d'attaquer le hangar au monstre.

Mais les noirs, qui savaient, ou croyaient savoir, quel animal

étrange y avait son gîte, n'osèrent faire un pas dans cette direction.

Le vieux chef criait et s'époumonnait, mais rien n'y faisait. Les noirs ne bougeaient pas.

Tout à coup, le monstre fit entendre son reniflement habituel. Les nègres furent pris de peur et se reculèrent... Le vieux chef cria qu'il allait donner l'exemple... mais ne bougea pas quand il s'aperçut qu'aucun des autres chefs n'était disposé à le suivre.

Voici que les rangs pressés des noirs s'entrouvrirent, et un blanc, monté sur un mulet, parut.

— Voilà l'individu qui a voulu nous voler Jeannot ! s'écria Taupin qui regardait par une ouverture de la cloison ce qui se passait sur la place.

— Oui, dit le Rossai, c'est notre nègre blanc. Comment se fait-il qu'il soit ici ?

Il passa le canon de son fusil par l'ouverture, visa et fit feu...

L'animal et l'homme roulèrent sur le sol.

Limiet, car s'était lui, se redressa vivement et disparut parmi les noirs.

— Ce n'est pas l'âne qu'il me fallait que j'ai tué, dit le Rossai, lorsqu'il vit que le mulet ne bougeait plus.

Quelques balles et une nuée de flèches furent tirées contre le hangar.

De l'intérieur de celui-ci, l'on riposta à coups de feu et trois quatre nègres mordirent la poussière.

— Les balles des noirs passent à travers la cloison, dit Taupin. Si nous ne nous hâtons de filer, nous sommes au diable. Heureusement qu'ils n'ont que peu de balles.

— S'ils marchent à l'assaut du hangar, nous sommes perdus.

— Le moteur n'a pas encore toute sa force, cria Steadily. Tâchez de vous défendre encore un quart d'heure, pour le moins.

— Cela n'est pas possible.

— Tirez donc, tirez sans cesse...

— Et quand nous n'aurons plus de munitions ?

— Alors je serai en mesure de vous enlever !

— Et si cela n'allait pas ?

— En ce cas, je mourrai près de mon oiseau.

— Et nous aussi ! s'écria le Rossai, en abattant l'un après l'autre quatre nègres. Je n'en ai nulle envie !

La sueur perlait en grosses gouttes sur le visage de l'Anglais... Pâle, mais très calme, il fit ronfler le moteur... L'oiseau ne bougea pas.

— Encore cinq minutes ! s'écria-t-il. Encore cinq !

Les nègres lancèrent une clameur formidable et s'avancèrent en rangs serrés vers le hangar.

— Trop tard ! s'écria Taupin.

Des coups nombreux tombaient sur la petite porte du hangar.

Un instant encore, et elle s'abattait.

Les blancs semblaient irrémédiablement perdus.

Lentement, l'une des ailes du monstre haletant se mit à se mouvoir... l'autre l'imita...

— Nous allons ! hurla Steadily, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Les blancs sautèrent dans la nacelle qui formait la partie inférieure de l'appareil...

La porte de l'enclos s'abattit enfin avec fracas.

Les deux premiers nègres qui parurent tombèrent sous les coups de Taupin et du Rossai... Mais, poussés par les autres, ceux qui les suivaient avançaient, avançaient...

Alors se fit une chose qui pénétra d'effroi les nègres...

Les deux ailes du monstre s'ouvrirent, et, sous leur poussée, les parois de la cloison s'abimèrent...

Tous les nègres s'enturent en hurlant, jusqu'en dehors du village...

La terre tremblait sous le moteur, qui travaillait à toute allure et... la machine quitta le sol...

La partie arrière inclinée vers le sol, elle s'éleva...

Sur la place, on n'apercevait plus que Monsieur Limiet...

Plein de désespoir, il éleva les bras au ciel...

— Je vais lui envoyer une balle ! dit le Rossai en épaulant.

— Non ! Non ! s'écria l'Anglais. Ce moment inoubliable ne peut pas être entaché du souvenir d'un meurtre.

— En tout cas voilà pour lui ! s'écria Taupin.

Et il saisit un petit sac de perles en verroterie, qu'il lança avec force vers le sol, dans la direction de l'étranger, au moment précis où celui-ci levait les bras au ciel..

Limiet fut frappé en plein visage par le projectile, qui creva... Une pluie de petites perles ruissela sur le visage de l'émule de Sherlock Holmes...

Et le vaisseau aérien, arrivé à une hauteur de plus de cinquante mètres, fendit l'espace avec rapidité.

— Hurrah ! Hurrah ! s'écria Steadily, Hurrah ! pour la vieille Angleterre !

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
